

Chronique des étudiants diplômés

L'exécutif du Comité des étudiant(e)s diplômé(e) s'est encore une fois renouvelé. C'est Olivier Côté qui, ayant été élu co-président au mois de juin, se retrouve aujourd'hui à la barre du CÉD aux côtés d'Alison Norman dont le mandat se terminera l'an prochain. Olivier est doctorant à l'Université Laval où il se spécialise dans la question des représentations identitaires dans les médias de masse; c'est sur la série télévisée *Le Canada, une histoire populaire* que se penche sa thèse. Jess Durkin remplace Josh MacFadyen et devient notre nouvelle trésorière. Jess termine actuellement sa maîtrise à l'Université Carleton où elle doit entamer un doctorat dès septembre. Elle prévoit rédiger une thèse sur la pratique et le sens changeants du canot-camping en Ontario. Le CÉD s'est également déniché un nouveau webmestre, Jonathan Crossen. Doctorant à l'Université de Waterloo dans le cadre du Tri-University History Program, celui-ci prépare une thèse portant sur l'histoire de l'internationalisme indigène depuis le Conseil mondial des peuples indigènes de 1975. Enfin, Heather Steel tire sa révérence en tant que Représentante des étudiants diplômés au Conseil de la Société historique du Canada, poste auquel j'ai l'honneur de lui succéder.

Le CÉD, on s'en souviendra, a comme mission de veiller à la promotion et à la défense des intérêts des étudiants des cycles supérieurs en histoire à l'échelle du pays. Pour des raisons d'ordre géographique évidentes, la collégialité étudiante se structure et se manifeste difficilement à ce niveau. Il en est tout autrement à l'échelle locale, c'est-à-dire départementale. Aussi ais-je décidé de consacrer cette chronique aux regroupements qui, sous le nom d'association, de société ou de comité, rassemblent tous les étudiants inscrits à temps plein ou à temps partiel à un programme menant à l'obtention d'un diplôme d'études supérieures en histoire dans une université donnée. J'ose par là inviter les lecteurs étudiants à prendre connaissance de l'activité de leurs collègues d'un océan à l'autre. Du coup, j'espère encourager l'intérêt des professeurs pour la vie associative de leurs étudiants et exposer les historiens qui travaillent à l'extérieur du milieu universitaire à ce sujet.

Ayant fait une petite recherche Web, je constate qu'au moins six regroupements étudiants au pays ont choisi le nom de Graduate History Students Association (GHSA). D'autres rivalisent d'originalité. La palme, à

mon avis, doit revenir au Regroupement des étudiantes et étudiants à la maîtrise en histoire (RÉÉMTHUS) de l'Université de Sherbrooke. Celui-ci a adopté comme logo le célèbre motif de la louve allaitant Romulus et... Rémus, vous comprenez? Les étudiants des universités McGill et Laval méritent eux aussi une mention. Les premiers, pour avoir fait preuve d'un brin d'humour noir en fondant le GASH, ou Graduate Association of Students in History. (En français, l'équivalent serait de donner à son regroupement l'acronyme LACÉRATION ou encore BALAFRE.) Les seconds, pour s'être affranchis du joug acronymique en nommant ARTEFACT leur Association des étudiants de 2e et 3e cycles du Département d'histoire.

À ma connaissance, l'Université de Sherbrooke est la seule qui, parmi les universités qui n'offrent pas de programme de troisième cycle en histoire, possède son regroupement d'étudiants du deuxième cycle en la matière. On comprendra aisément que la petite taille du corps étudiant dans de telles institutions et surtout la courte durée des programmes de maîtrise rendent généralement impossible ou indésirable la formalisation d'associations. Or, dans les plus grandes universités comme dans les plus petites, la nature même des études supérieures pose des entraves à la vie associative. Le travail de l'historien est traditionnellement solitaire et le milieu demeure assez individualiste. En outre, nombreux sont les étudiants qui, s'intéressant à l'histoire, n'éprouvent à peu près pas d'intérêt pour son administration – on ne peut pas forcément les blâmer! Ce n'est donc habituellement qu'une toute petite partie de la population étudiante qui prend la peine d'assister aux réunions et aux activités de ses associations. Et tôt ou tard, même les étudiants les plus dévoués à la vie associative doivent tirer leur révérence en réponse aux exigences de la recherche, de la rédaction de la thèse, de l'enseignement à la leçon, de la famille, puis éventuellement parce que leur programme prend fin. La vigueur de ces regroupements fluctue donc d'année en année, selon l'intérêt et l'énergie de leurs membres. On a vu souvent des associations moribondes revenir à la vie grâce au dynamisme de quelques individus, heureusement.

Les activités administratives, scientifiques et sociales varient assez peu d'une association étudiante à l'autre. Elles tiennent à peu près toutes des réunions mensuelles au courant desquelles elles informent leurs mem-

bres et se penchent sur les dossiers qui les tiennent à cœur. Elles délèguent des représentants qui siègent sur les comités départementaux, facultaires et universitaires. Certaines de ces associations entretiennent un site web grâce auquel ils parviennent à plus facilement rejoindre leurs membres et à alimenter une mémoire institutionnelle. La plupart organisent et subventionnent, selon leurs moyens, toutes sortes d'événements sociaux et scientifiques qui ponctuent l'année universitaire. En ce sens, les initiatives étudiantes viennent compléter à celles du personnel enseignant. Les associations jouent un rôle important dans l'accueil et l'orientation des nouveaux étudiants. Elles organisent des BBQ, des repas-partage, ainsi que des 5 à 7 fort appréciés. Je connais quelques associations qui ont par le passé organisé des quiz et des pool de hockey. Plusieurs coordonnent des randonnées dans les bois, à la montagne ou à la plage, et des activités sportives. Quelques associations publient des bulletins annuels ou semi-annuels. Le Graduate History Society Review de l'Université de Toronto et le satirique Document de leurs voisins à l'Université York me semblent particulièrement soignés (vous pouvez consulter leurs derniers numéros en ligne). À ma connaissance, au moins une association, le GHS de l'Université de Toronto, décerne des prix aux étudiants et aux professeurs qui ont le plus contribué à l'amélioration de la vie étudiante au courant de l'année.

Sur le plan scientifique, les associations les plus actives coordonnent des séries de dîners-causeries, des séances d'information (sur l'enseignement, la publication, le marché du travail) et des colloques annuels. L'ARTEFACT de Laval ainsi que l'Association des étudiants(es) diplômés(es) du Département d'histoire de l'Université de Montréal (AEDDUHM) publient même depuis plusieurs années les actes de leurs colloques. Pour se permettre tout cela, les associations doivent lever des fonds. Elles reçoivent habituellement un peu d'argent de leurs départements, de leurs facultés ou de leurs universités. Pour financer leurs colloques, les étudiants réussissent parfois à dénicher des commanditaires provenant de l'extérieur de la communauté universitaire. Afin de financer leurs activités plus routinières, certaines associations organisent des ventes de livres, de pâtisseries ou encore de vêtements arborant leur emblème ou celle de leur département. Enfin, j'en connais au moins une qui a bénéficié de la recette d'un pool de hockey et dont les membres ont contemplé organiser un tournoi de poker aux mêmes fins.

Le sujet des colloques annuels organisés par et pour les étudiants des cycles supérieurs mérite qu'on s'y attarde un peu. La dernière décennie, vous l'aurez sans doute remarqué, a vu se multiplier ce genre de manifestations. Le Qualicum Conference, un événement visant les étudiants mais aussi les professeurs des universités de Colombie-Britannique, existe depuis un peu plus de trente ans. Les plus anciens colloques étudiants, au sens strict du terme, me semblent être le Underhill Colloquium de l'Université Carleton et le History in the Making Conference de l'Université Concordia. Leur fondation ne remonte qu'à 1995. Parmi les plus nouvelles, citons le Colloque étudiant en histoire de l'Université de Sherbrooke, dont la première édition vient d'avoir lieu au mois de février dernier.

L'échelle et la raison d'être de ces événements varie. Certains demeurent assez petits et, si l'on se fie à leur programmation, visent avant tout à favoriser leur communauté étudiante d'attache. D'autres ont pris une ampleur et une diversité remarquable. À l'Université York, l'édition 2008 de New Frontiers in Graduate History a rassemblé un peu plus de cent étudiants en provenance d'environ trente institutions.

Ces colloques offrent de nombreux avantages. Aux étudiants qui osent les coordonner, ils donnent une précieuse expérience en matière de gestion – il ne faut pas se cacher que l'organisation de colloques, de congrès et d'ateliers est devenue une des facettes incontournable du métier d'historien en ce début du XXI^e siècle. Pour les étudiants qui y prennent part en tant que présentateurs, c'est l'occasion de dévoiler des résultats de recherches et de susciter la réaction des pairs. En principe, ces événements se veulent plus accueillants que les « autres » colloques, congrès, et ateliers qui ne font qu'une place secondaire aux étudiants. Enfin, c'est pour tous ceux impliqués l'occasion de faire un peu de réseautage et de beaucoup s'amuser. Si l'on se fie au nombre de ces colloques et à celui de leurs participants à l'échelle du pays, force est de conclure qu'ils répondent à un réel besoin.

Cela dit, il me semble sain de poser un regard critique sur ces événements. Comme je l'ai indiqué, ils se sont multipliés au cours de la dernière décennie. Seraient-ils devenus trop nombreux, surtout étant donné le grand nombre d'événements semblables qui, sans être réservés exclusivement aux étudiants des cycles supérieurs, les accueillent pourtant à bras ouverts? D'autre part, n'y aurait-il pas trop de chevauchement? Sur ce plan, l'axe Montréal-Toronto me semble particu-

lièrement choyé ou chargé, selon la perspective : les étudiants des universités de Toronto et York ont chacun leur colloque annuel; il en va de même aux universités d'Ottawa et Carleton, ainsi qu'aux universités de Montréal, Concordia, et McGill. Ne serait-ce pas l'occasion rêvée d'établir des partenariats féconds entre associations et institutions? Certains exemples de collaboration méritent d'être cités. L'emplacement et l'organisation de la Conférence étudiante McGill-Queen's en histoire, ainsi que du University of Maine-University of New Brunswick History Graduate Student Conference, alternent à chaque année. À une échelle beaucoup plus grande, le vénérable Qualicum Conference vise les étudiants des universités de Colombie-Britannique et le tout nouveau Buffalo Province History Conference aspire à donner un lieu de rencontre à leurs homologues des Prairies. Enfin, une dernière question se pose : les colloques des étudiants des cycles supérieurs auraient-ils avantage à s'ouvrir aux étudiants du premier cycle? Je citerais encore en guise d'exemple le Qualicum Conference et le Buffalo

Province History Conference qui, tout en privilégiant la participation des étudiants à la maîtrise et au doctorat, invitent aussi celle des étudiants au baccalauréat exceptionnels.

Voilà quelques questions qui devraient aiguillonner les organisateurs des colloques étudiants ainsi que celle de leurs professeurs-conseils – j'espère qu'on ne m'en voudra pas trop de les avoir soulevées. Quoiqu'il en soit, j'encouragerais de façon plus générale mes lecteurs étudiants à jeter un coup d'œil aux sites Web des associations de leurs collègues à la grandeur du pays... et pourquoi pas à l'extérieur aussi! Ils y trouveront, j'en suis convaincu, beaucoup de matière à réflexion.

Jean-François Lozier, Université de Toronto
Co-président sortant, Comité des étudiant(e)s diplômé(e)s.
Nouveau Représentant des étudiants diplômés au Conseil de la SHC.

